

Les yeux fertiles

Number 24, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15819ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Les yeux fertiles]. *Moebius*, (24), 105–126.

LES YEUX FERTILES

FRANCOISE BOUDREAU

De l'asile à la santé mentale.

Les soins psychiatriques: Histoire et institutions.

Editions Saint-Martin, 1984, 274 pages.

COLLECTIF SOLIDARITE-PSYCHIATRIE

La folie comme de raison. Histoires vraies.

VLB éditeur, 1984, 246 pages.

De l'asile... à la folie comme de raison. Deux livres qui s'appellent l'un l'autre dans les sujets dont ils traitent. Les «histoires vraies» des psychiatrisés appelant à une critique de l'institution psychiatrique. L'histoire d'une institution **versus** l'appel viscéral de ceux et celles qui sont aux prises avec celle-ci.

Dans son livre **De l'asile à la santé mentale**, Françoise Boudreau nous met devant les résultats d'une longue recherche sur les systèmes psychiatriques tels qu'ils ont évolué au Québec depuis le 18^{ième} siècle jusqu'à nos jours. Son livre ne réfléchit pas sur la nature de la folie et sur le traitement qu'on en fait. Il cherche plutôt à saisir comment se sont façonnées les structures à l'intérieur desquelles l'intervention a pu être possible. Nous sommes donc mis en présence de crises et de débats souvent publics qui nous laissent voir les stratégies mises en application pour l'établissement de politiques de distribution des services psychiatriques. Donc «lutttes d'élites successives, d'enjeux politiques et de relations d'influence» ont marqué les différentes étapes de l'histoire de la psychiatrie au Québec.

Avant, pendant et après l'asile. La période pré-asilaire (18^{ième} siècle) laisse vivre le fou en prison ou dans des loges à internement où on le traite à peine mieux qu'une bête. Vient ensuite la création des premiers asiles dirigés par des religieuses: Saint-Jean-de-Dieu fondé en 1876 et l'asile de Beauport en 1893. La période asilaire s'étend de 1894 à 1961 et offre un refuge, un lieu de retraite où le fou trouve un hébergement décent. Les systèmes asilaires francophone et anglophone ont deux approches différentes des soins à apporter: les francophones catholiques hébergent tandis que les anglophones protestants tentent de

guérir par des moyens modernes. Saint-Jean-de-Dieu et Saint-Michel-Archange deviennent des municipalités civiles et des paroisses catholiques: 10,000 personnes y vivent!

Puis les fous crient au secours et une révolution psychiatrique s'amorce dans les années 60. Donner au malade la chance d'être traité, désengorger les hôpitaux psychiatriques et surtout insérer les patients dans leur milieu. Et commencent de longues luttes politiques pour l'obtention du pouvoir psychiatrique. Les modernes contre les anciens. On parle de santé mentale. On crée en 1970 les C.L.S.C. (centres locaux de services communautaires) et la psychiatrie tente de s'y faire une place. La psychiatrie telle que pratiquée dans les hôpitaux généraux est dénoncée; on tente de décentraliser les services psychiatriques, de les répartir plus justement et plus adéquatement selon la population.

Le tournant des années 80 nous fait entendre les interventions des professionnels non-médecins qui contestent l'organisation du pouvoir psychiatrique tel qu'exercé actuellement, et qui réclament leur part dans l'organisation des services psychiatriques. Et les psychiatisés eux-mêmes soumettent leurs revendications. Ils veulent réapproprier leur folie, la démystifier et en informer ceux qui vivent autour d'eux. Le groupe Auto-psy veut discuter avec le gouvernement et participer aux décisions prises au Comité de la santé mentale.

Avec **De l'asile à la santé mentale**, on parcourt tout le chemin méandreux d'une institution naissante, régnante et contestée: l'asile et ses versions modernes. On voit le politique et l'idéologique au pouvoir. On voit comment ce pouvoir manipule les «fous» et certains tenants de la psychiatrie eux-mêmes. On voit aussi la technocratie complexifier l'humanisation des soins. Abus, lacunes et déception du pouvoir. Un historique fait avec tempérament et lucidité.

En suite logique au livre de Françoise Boudreau, celui du collectif Solidarité-Psychiatrie, **La folie comme de raison**. Si la lecture de **De l'asile à la santé mentale** est souvent malaisante pour une observatrice comme moi, combien révoltants ont dû être l'internement et les cures de nombreux psychiatisés. C'est ce que plusieurs d'entre eux nous livrent dans **La folie comme de raison**. Si on regarde l'index à la fin du livre, on voit aisément que les sujets qui reviennent le plus souvent sont: folle, fou, hôpital, internement, médicaments.

La tristesse parle à tous moments. La voix étranglée gicle, étouffe, demande une écoute réelle. La mort obnubile, telle un double connu. La vie vue comme un suicide par étapes. Et ce lourd réquisitoire contre le corps qui devient étranger à force de médicaments et dont on ne veut plus. La médication vue comme une condamnation. Le récit incendiaire de Viol-hantée.

La douleur derrière ces textes et le courage devant leur mise à jour. La mise à jour du délire comme langage et de la folie comme appui à la création, voilà un peu l'attitude du groupe Solidarité-Psychiatrie qui fournit à ceux qui y participent une occasion de parler, «de prendre sa folie en main, de lui trouver un sens». Le groupe s'administre lui-même et met sur pied les ateliers voulus par ses membres. De plus, le groupe s'attaque aussi aux «irrégularités et injustices concernant les «traitements» psychiatriques». Il existe depuis 1979 et il a à son actif la création d'une pièce de théâtre, **Pas si fou d'être fou**, et **La folie comme de raison**. Ce recueil de textes prend plusieurs formes, plusieurs tons, mais toujours il fait entendre une voix qui refuse désormais le musellement.

Nicole Décarie

Sous la direction de RENE DIONNE

Le Québécois et sa littérature

Ed. Naaman et l'A.C.C.T., 1984, 462 p.

Sous la direction d'AMBROISE KOM

Dictionnaire des oeuvres littéraires négro-africaines de langue française

Ed. Naaman et l'A.C.C.T., 1983, 669 p.

Le titre de René Dionne est trompeur (incomplet) puisque le volume passe en revue non seulement les genres traditionnels de la classification de la littérature, mais porte aussi sur la langue, la chanson, le cinéma et la bande dessinée. Plus d'une vingtaine d'articles de longueur et de valeur inégales, un collectif donc de 19 chercheurs qui proposent ce qu'on appelait autrefois un manuel d'histoire littéraire, c'est-à-dire un ouvrage général destiné à l'information et à la formation (pédagogique) de personnes en apprentissage.

Le Québécois et sa littérature semble vouloir brosser le portrait de la **culture** québécoise dans toutes les manifestations qui impliquent l'utilisation de la langue. C'est la seule raison qui m'explique pourquoi il n'y

est pas question de peinture ou de danse ou d'émissions de télévision. Le titre vise donc un public «lettré», des professeurs de langue française ou de littérature, et cela à l'échelle de la francophonie. De ce point de vue, les éditeurs ont fait un coup de maître puisque le livre répond à tous les critères de qualité et de prestige institutionnels exportables. Le travail est sérieux, soigné, bien documenté avec bibliographie et index, un peu conventionnel dans l'ensemble, mais comme il ne se limite pas à la «littérature», toute riche et cohérente qu'elle ne paraisse, son intérêt s'en trouve agrandi, élargi à une dimension plus grande et plus vraisemblable du champ culturel québécois.

Au milieu des chapitres qui traitent tantôt d'histoire ou de psychologie d'un peuple, tantôt d'évolution des genres littéraires ou de paralittérature, je m'attarderai au texte de Robert Saint-Amour sur la chanson québécoise, non qu'il soit le plus intéressant, mais tout simplement plus risqué que certains autres, s'attardant à un corpus complexe et peu exploité jusqu'à ce jour, et avec les mêmes présupposés méthodologiques de la plupart des autres chercheurs: miser sur des titres ou des noms, ces derniers devenant des relais et des balises pour la mise en perspective historique et interprétative d'une période et / ou d'un type de production culturelle.

C'est ainsi que l'histoire se confond avec l'apparition d'une vedette qui, tout à la fois, bouscule ses aînés, impose un style, propose un modèle: la Bolduc, Félix Leclerc, Claude Léveillée, Gilles Vigneault, Robert Charlebois, Beau Dommage, etc., tels sont les moments de rupture les plus marquants de l'évolution de la chanson québécoise. Leurs personnages se mythifient, deviennent les porte-paroles d'une configuration idéologique à laquelle ils participent: le petit peuple de la Bolduc ou de la crise économique sur un air folklorique; les bouffées d'air frais de F. Leclerc ou de l'«authenticité» d'un soliloque; le Concours de la chanson canadienne ou de la transformation de la télévision en un miroir social grossissant et euphorisant; l'expression du pays (qui n'en est pas encore un) chez G. Vigneault ou de la prise de parole d'une génération scolarisée; la «fête collective et désordonnée» ou, son envers, les «cris de désarroi» ou du joual-créole comme signe d'une dégradation sociale ou — on ne sait plus! — «un Québec **urbanisé** dans une économie capitaliste», telle est la projection que réussit avec une efficacité déconcertante le décapant Robert

Charlebois, à cheval sur le rock, le pop, le pep(si), la parodie d'un Garou qui avoue n'être au bout du compte qu'un «bum de bonne famille», qu'un «gars ben ordinaire», qu'un chanteur parmi les grands porte-voix de la Chant-août de 1975, qu'un phoque en Alaska québécois, etc.

Le portrait de l'évolution du champ de production de la chanson semble ici vraisemblable, conforme d'ailleurs à l'évolution de l'ensemble des champs culturel et intellectuel du Québec de ces cinquante dernières années. J'aurais aimé en savoir davantage sur les débuts de l'industrie du disque, la programmation des postes de radio durant les années 40 et 50, le circuit des boîtes à chanson dans l'ensemble de l'industrie du spectacle et du disque: Saint-Amour s'en est tenu à une étude à caractère idéologique, socio-historique, nationalisante. Je ne veux pas le lui reprocher. Il me faudrait alors exiger des autres collaborateurs des indications sur l'industrie du livre au même titre que sur le commerce intellectuel. Le projet d'ensemble du volume se voulait moins ambitieux, le public-cible étant perçu comme un ensemble de lecteurs non spécialisés, et parfois même peu concernés par le propos.

Le ton aurait-il su s'élever jusqu'à la douche froide et décapante que nous fait subir Nathalie Petrowski dans ce bigarré numéro spécial que la revue **Autrement** a consacré au Québec (n° 60, mai 1984, 255 p.). Dans un article court et un peu bâclé, «à soir j'ai le rock'n roll pis toé... », Nathalie Pétrowski nous entraîne «au pays fade de la variété», là où la musique a deux langues et deux religions, là où les dieux ont perdu le contrôle des opérations.

L'Eglise, la rhétorique nationaliste, les discours édulcorés sur la québécoité sont désormais impuissants à calmer notre appétit de consommateurs en déroute. Nous avons édifié des monuments à Vigneault, Leclerc et Pauline Julien. Nous les avons coulés dans le bronze de la pérennité en espérant secrètement qu'ils ne viennent plus nous déranger dans notre lâcheté quotidienne. Notre coeur de rocher vogue et divague ailleurs.

(...) Je ne sais plus à quelle musique adhérer, ni même quelle langue parler» (p. 173).

Mais parmi cette désolation tout de même agitée, bruyante et parfois très drôle, certains «Lundis des Ha Ha», parmi les va-et-vient que multiplient les chanteurs entre les pays, les langues, les modes, etc., il est un discours dont la journaliste a raison de reconnaître le dynamisme prometteur: «Ailleurs dans la ville, les seules voix qui s'élèvent et déchirent les voiles opaques sont des voix féminines. Chantal Beaupré, Sylvie Tremblay, Louise Portal, Louise Forestier, Belgazou, Marjo de Corbeau, (...) s'arment de stylos, écrivent avec l'encre indélébile de leur corps et chantent la résistance sur le clavier de leur dactylo» (p. 174). Quelle plume que celle de N. Petrowski! Elle est partielle et virulente, bien éloignée de la coutume soi-disant objective du milieu universitaire. Elle fait vraiment partie de ces voix qui élèvent enfin le ton dans la cité.

En dépit de mes préjugés favorables en faveur du discours qui bouscule, je ne peux que rendre hommage à René Dionne pour l'énorme travail que la réalisation de ce volume a dû exiger. Il est parfois malheureux de constater que certains textes datent de plusieurs années, surtout que le collectif annonce «une vue d'ensemble qui soit une synthèse des résultats actuels de la recherche». Le reproche s'adresserait ici davantage aux éditeurs, qui ont souvent tendance à retenir les manuscrits pendant trop longtemps avant de les mettre sous presse.

Le Québécois et sa littérature demeure un livre de référence précieux. Il appartiendra au lecteur de poursuivre le travail et d'évaluer les relations qu'entretiennent les différents champs de production culturelle; on les investit ici d'une autonomie trop grande, d'un chapitre à l'autre. Il reste donc encore du pain sur la planche pour quiconque veut approfondir le portrait socio-culturel du Québécois, surtout si l'on se place moins du côté du producteur symbolique lui-même que du côté de la consommation et / ou des usages sociaux de la production culturelle.

Le projet d'Ambroise Kom était moins risqué. Son **Dictionnaire des oeuvres littéraires négro-africaines de langue française** (chez les mêmes éditeurs) représente un travail documentaire unique. Kom ne soulève aucun problème critique relatif à la division des genres littéraires, aux frontières disciplinaires, à la sélection du corpus, à l'origine ethnique et / ou nationale de tel ou tel écrivain de l'immense territoire qu'est l'Afrique Noire, etc. L'ordre alphabétique sert à classer une liste impressionnante de titres dont la présentation des

collaborateurs se calque sur celle adoptée par les responsables du **Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec**. L'intention anthologique est la même.

De ce point de vue, le réflexe institutionnel qui consiste à confondre l'imprimé et le texte, le document d'époque et l'oeuvre littéraire, dans ce souci discutable d'exhaustivité historique, n'est pas facile à défendre puisque la littérature est précisément ce que l'institution a classé, sélectionné et **retenu** de l'ensemble des textes produits à travers l'histoire. Par ailleurs, le résultat est appréciable. L'ouvrage est facile à consulter et contient une somme énorme d'informations socio-historiques (et littéraires). A la suite de cette liste alphabétique des titres, on peut profiter d'un index des écrivains présentés, d'un index des genres et enfin de la liste des collaborateurs et de leur institution d'attache.

On peut donc savoir gré à l'éditeur de mettre à notre disposition deux ouvrages touffus et utiles.

Robert Giroux

Petit Larousse illustré 1985

Larousse, 1980, éd. revue et corrigée.

UNION LATINE

Dictionnaire de la presse écrite et audiovisuelle

La maison du dictionnaire, Paris, 1981.

Si tout le monde ne possède pas son petit **Larousse** illustré, personne ne l'ignore, tant sa notoriété s'étend sur l'ensemble de la francophonie. Lorsque j'étais enfant, je mémorisais l'appartenance nationale des drapeaux qui couvraient une double page très colorée, je passais d'une illustration à une autre, je sautais d'une photo à un dessin très délicat, découvrant avec délice le sens illustré de mots que je n'aurais pas su prononcer parfois. Avec les proverbes des pages roses, j'épatais mes copains, et combien d'heures avons-nous passé à contempler les baigneuses de Ingres, les Vénus aux belles fesses, à nous apitoyer sur les Sébastien transpercés de flèches ou les bizarres déesses orientales encombrées de bras et de mains longues comme des lames de poignards.

Aujourd'hui, l'émotion est moins grande, mais le beau gros volume à la reliure souple épouse si bien l'ouverture de ma main qu'il me demeure familier comme un vieux gant. Pourtant, encore cette année, le

Petit Larousse s'est enrichi de 178 ajouts majeurs, portant à presque 76 000 le nombre de ses entrées. Les événements importants de l'année ont modifié les articles consacrés à certains pays, même si la chronologie historique de la Pologne s'arrête à 1981. Le Liban, Israël et la Chine ont beaucoup fait parler d'eux. De nouvelles figures «artistiques» s'ajoutent au Panthéon habituel: les Rolling Stones, le jazzman Ray Charles, les cinéastes Spielberg et Cukor, des Américains... Sensible aux pressions du temps, le dictionnaire a aussi entrepris de féminiser quantité de métiers et de professions.

Le Petit Larousse se réjouit de cette mise à jour. Il est riche aussi de 4 180 illustrations, 245 cartes, 54 pages en couleurs dont 22 hors-texte cartographiques et un atlas en couleurs à la fin de l'ouvrage.

Parmi les mots nouveaux retenus, on retrouve: aérobic, basic, écolo, look, superforme, etc. Ce qui est regrettable, c'est de voir notre bon vieux dictionnaire affubler ces mots nouveaux de cette marque d'usage péjorative: familier. Parmi les acceptions nouvelles souvent qualifiées de populaires: être branché, un coupe-vent (vêtement), un polar, un vert (écologiste), etc. Enfin, des expressions populaires comme: avoir les boules, prendre un gadin, être au rouge, saquer; des expressions modernes comme: traitement de texte, paiement électronique, etc.

Des noms devenus aussi familiers que Astérix, Fantômas et Tintin ont enfin leur place d'honneur. Même hommage envers Hergé, Tino Rossi, Arletty, et j'en passe parmi les plus grandes vedettes, qu'elles soient artistiques ou politiques.

Tout ça dans le même volume.

Plus spécialisé, **le Dictionnaire de la presse écrite et audio-visuelle** propose 1 655 termes relatifs à la presse écrite et audiovisuelle, avec leur définition, leur équivalent dans 5 langues de la latinité: l'espagnol, le français, l'italien, le portugais et le roumain.

La nomenclature a été adoptée dans le but de recenser les termes utilisés par un journaliste professionnel dans l'exercice de son métier. On lui a incorporé aussi des termes d'autres domaines liés étroitement à la presse écrite et / ou électronique. Dans l'ensemble, les termes trop généraux ou trop familiers n'ont pas été retenus, de même que ceux qui n'avaient pas d'équivalent dans trois langues au moins. La moitié environ des entrées sont accompagnées d'une définition, suivies de synonymes, de variantes orthographiques, des

domaines d'emploi, des indicatifs grammaticaux, des renvois.

Dans la présentation de l'ouvrage, les fiches sont classées dans l'ordre alphabétique français; on leur a attribué un numéro, lequel est utilisé pour les renvois dans les index (en 5 langues). Un ouvrage donc fort utile, facile à manipuler, et susceptible d'intéresser tant le rédacteur professionnel que le traducteur, ou encore l'étudiant en langue que le polyglotte amateur.

Robert Giroux

Textes colligés et présentés par
IRENE BELLEAU ET GILLES DORION

Les oeuvres de création et le français au Québec

Actes du congrès «Langue et société au Québec», tome III, Editeur officiel du Québec, 1984, 248 pages.

DONALD SMITH

Gilles Vigneault, conteur et poète

collection Essai, Québec / Amérique, 1984, 158 pages.

PETER BROWN ET STEVEN GAINES

Yesterday, les Beatles

[Voyage intime dans une légende]

Robert Laffont, 1984, 424 pages.

MARGUERITE YOURCENAR

Blues et gospels

Gallimard, 1985, 192 pages.

Textes établis et annotés par G. Unglik
avec la collaboration de D. Rabourdin)

BORIS VIAN

Chansons

Christian Bourgois, 1984, 733 pages.

Je regroupe ici quelques titres parus récemment qui ont trait à la chanson. L'ordre de présentation n'a pas tellement d'importance et les passages de l'un à l'autre sont cousus de fil blanc.

Dans le tome III des Actes du congrès «Langue et société au Québec», congrès qui s'est tenu en 1982, conjointement par la revue **Québec français**, l'Association québécoise des professeurs de français et le Conseil de la langue française, ce tome III donc contient trois textes relatifs à la chanson dans la société québécoise. André Gaulin, Bruno Roy et Denys Lelièvre

brossent un tableau assez fidèle de la représentation que l'on se faisait au début des années 80 des fonctions de la chanson dans le champ de production culturelle: «La chanson québécoise définisseuse de l'homme d'ici»; «Qui chante pour qui?»; «La chanson dans la société québécoise».

Le tableau est plutôt brossé à grands traits et l'appartenance de la chanson à la culture de masse se voit sans cesse ramenée, tirée, incorporée à la culture humaniste traditionnelle qui se mire en elle comme en un miroir à peine déformant: «L'art poétique-poétique, de préciser André Gaulin — de la chanson québécoise va chercher sa dynamique dans la mémoire du temps... mémoire sonore, *reels*, plain-chant, folklore, vents et marées du Saint-Laurent matrice, vieux mots, anciennes rimes, placotage et jaserie» (p. 35). Gaulin regrette qu'aucune étude sociologique de la chanson québécoise n'ait encore été réalisée. J'endosse sa réflexion. Encore faudra-t-il abandonner les textes à eux-mêmes et se pencher davantage sur leurs conditions de production, de circulation et d'appropriation, et cela depuis le tout début de l'industrie du disque au Québec — je le répète: l'industrie du disque et non l'histoire des thèmes.

La question de Bruno Roy est davantage polémique: «Qui chante pour qui? (...) Au centre du débat: la rupture des artistes avec le peuple, le retard d'une culture par la folklorisation de nos symboles, l'accès à la modernité, la reconnaissance de notre espace américain, la nécessité d'une conscience universelle, la confrontation des modèles culturels, la revendication politique» (p. 38). Bruno Roy est conscient du statut socio-politique du phénomène de la chanson au Québec, bien plus prégnant encore que la littérature, très près de la réalité des pratiques culturelles de masse puisqu'elle se trouve davantage à la merci des fluctuations socio-économiques que les productions culturelles élitaires traditionnelles, ces dernières se voyant maintenues par l'élite contre vents et marées. Comme le propos du conférencier se centre sur l'aspect linguistique surtout, le discours humaniste se montre vite le bout du nez: «le chansonnier s'est donné pour fonction de formuler la force spécifique de notre parole collective» (p. 39). «Depuis Charlebois, ce qui a changé ce sont les conditions mêmes du langage» (p. 46). L'étude de Roy est tout de même solide et serrée. Les rapports à la langue française (écrite), à la musique rock (anglo-américaine), au corps, aux médias électroniques, etc.,

sont passés en revue et enrichissent la réflexion habituelle des historiographes de la chanson québécoise. La vocation idéologique de cette dernière se trouve rappelée à la fin du texte de Roy, exagérée peut-être, mais toutefois affirmée.

Le court texte de Denys Lelièvre insiste sur «cette énergie des musiques populaires des grandes villes et le sens du spectacle» (p. 55), sur cette spontanéité et cette improvisation apparente que la chanson québécoise affiche depuis qu'elle s'est trouvée vivifiée par le rock. Par ailleurs, lucide, Lelièvre avoue tout de même la nécessité d'en entretenir la vitalité de l'extérieur, d'en accroître le champ d'action, notamment dans le domaine de l'enseignement. Le dossier est à suivre.

Donald Smith semble aussi vouloir mettre la main à la pâte. Dans son livre consacré à Gilles Vigneault, Smith évoque d'abord le pays mythique, la naissance du futur poète et conteur, l'univers de Nathasquan: la mer omniprésente, les «gens du pays», l'appel de la ville, etc. Ces éléments biographiques nous apprennent peu de choses que nous ne savions déjà.

Sous couleur d'une analyse des thèmes principaux de l'écrivain et du chanteur, les chapitres 3, 4 et 5 ne font que paraphraser l'interview que Gilles Vigneault a accordée à D. Smith, entretien qui constitue le long chapitre 6 tout entier, chapitre qui me semble le plus intéressant du volume, l'ensemble des questions m'étant apparues pertinentes et les réponses de Vigneault pas trop «poétiques». Pour agrémenter le livre, à la toute fin, un poème inédit à propos d'un capitaine de bateau, suivi d'un conte inédit intitulé: «Les explorateurs», portant sur l'écriture. Afin d'allier l'utile à l'agréable, Smith termine son livre par une bibliographie et une discographie de Gilles Vigneault. Signalons encore que Vigneault vient de publier une bien agréable petite plaquette aux Nouvelles éditions de l'arc: **Assonances**.

Bref, un livre un peu décevant. Une rencontre qui nous laisse sur notre faim, sur notre nostalgie aussi peut-être, sur ce souvenir encore vibrant d'une voix qui clamait sa bonne humeur, déliait les pieds et traduisait, en des formes poético-musicales un peu archaïques, notre profond besoin d'entendre parler de notre ego collectif de Québécois qui baignait dans l'historique et idéologique fièvre de la révolution culturelle.

Toujours sur le versant de la nostalgie, des idoles font de l'ombre. A l'automne 1963, par exemple, les

Américains sont plongés dans le deuil avec l'assassinat tragique de leur idole présidentielle. A l'automne 1980, un autre assassinat hautement symbolique consterne tout l'Occident: celui de John Lennon. Durant ces 17 années, c'était hier, «yesterday», les Beatles avaient réussi, grâce à une orchestration industrielle et publicitaire remarquable de leur manager Brian Epstein, à imposer au monde entier un type de musique amphétaminée, la «pop music», un type de comportement scénique allié à une instrumentation électrique nouvelle. L'émergence du groupe fut explosive, comme celle du King Elvis Presley dix ans auparavant, les chansons sur les lèvres de toute une génération, et quelques années suffirent à construire autour de ces vedettes une mythologie encore prégnante, un mélange complexe de libération sexuelle (cheveux longs et «peace and love»), de démystification des rituels du spectacle traditionnel, de l'internationalisation rapide de la culture populaire anglo-américaine, un amalgame surprenant d'exotisme oriental (musique indienne, gourou contre-culturel, mirage de la drogue, amoureuse japonaise, etc.) et de banalisation populiste. Même pour un jeune étudiant intellectuel québécois (comme moi) qui découvrait en même temps la France de mai 68 et qui s'en est imprégnée jusqu'à 1972, le «yellow submarine» battait pavillon...

Le livre de Brown et Gaines nous restitue fidèlement, semble-t-il, l'aventure époustouflante du groupe, depuis les débuts modestes et pénibles de Liverpool et de Hambourg jusqu'à l'invasion progressive des ondes de Radio-Luxembourg et de la BBC avec «Love Me Do», le coup de foudre des Américains lors de l'apparition au Ed Sullivan Show, la multiplication des tournées et des apparitions à la télévision, jusque devant la Reine elle-même... Après le suicide de Brian Epstein, l'aventure des quatre se poursuivra, autrement, encombrée par les problèmes énormes que provoquent la gloire et l'argent, les extravagances et les affaires, soutenue par toute une génération d'adolescents qui s'identifient à leur cheminement, partagée entre le disque, la scène, le cinéma et la vie en solo de jeunes flyés devenus des hommes, aux prises avec leur légende et le tumulte des «sixties».

Un livre bien documenté, qui sait faire revivre toutes ces années vertigineuses à partir de ce groupe qui en a si bien exprimé et la fantaisie teintée de folie et le drame brouillé par les drogues. Il n'y a pas là de quoi battre un chat, mais le phénomène a eu une telle am-

pleur qu'il devait répondre à un profond besoin d'identification d'une jeunesse écartelée entre l'«american way of life» et la guerre du Vietnam. Rêves et désillusions, rêves surtout, non seulement au pays du show-biz international, mais aussi de la société du spectacle qui est la nôtre.

Le livre intitulé **Blues et gospels** évoque un univers tout autre, une représentation un peu figée et pour ainsi dire immuable de la condition «noire» de certains de nos voisins du sud.

Ce beau livre noir au lettrage blanc mise sur son titre, en gros caractère, et son auteur, la célèbre académicienne française qui vit aux Etats-Unis depuis quelques années. Il faut se rappeler que dès 1966 Marguerite Yourcenar avait publié, chez Gallimard également, des traductions commentées de «Negro spirituals», sous un titre qui évoque les va-et-vient scandés par le chant du passeur de rivière ou de l'esclave-tireur de bateau le long du grand fleuve: **Fleuve profond, sombre rivière**.

L'auteure traduit la fascination que provoquent ces chants à la fois si simples et si intenses, ces prières rythmées où s'entremêlent naïvement la résignation et la douleur, la révolte (plutôt sourde) et l'espoir d'une joie conquise, la foi en Dieu et la toute présence de la mort. Le «blues» et le «gospel» sont des expressions typiquement noires (du sud américain) de la complainte infinie qui accable un groupe d'humains voués à l'esclavage d'une part et à la prière confiante à un Dieu d'air, de feuillage et d'eau. Ces chants sont plaintifs, lourds d'une rêverie sans issue, non sans quelque ironie parfois au coin de l'oeil: «J'veux qu'tu t'lèves le matin / Comme l'agneau qui gambille».

Faute d'annotation musicale, c'est le texte traduit de quelques pièces (peu nombreuses) que nous propose le livre. Cette lacune est toutefois compensée par les photos réunies par le musicologue Jerry Wilson, ces photos couleurs composant plus des trois-quarts de ce livre de moins de 200 pages. Elles nous traduisent avec beaucoup de sensibilité le quotidien afro-américain des Noirs, très près de la terre et de leur corps, gravitant autour d'une petite maison en planches entourée de grands arbres, photos d'enfants rieurs, de grands adolescents souriants et de vieillards minés par la mélancolie, la tristesse et l'inertie, sorte de version inédite du nonchaloir qu'évoquait pour moi les textes de Charles d'Orléans il y a tant de siècles. Les décors et les visages rendent parfaitement ce

dépôt culturel qu'expriment avec émotion les textes qui les accompagnent.

On regrette l'absence de la musique, mais le livre reste intéressant. Les souvenirs que relatent M. Yourcenar, en avant-propos, sont chaleureux et préparent bien à la lecture de ces textes qui fluctuent entre la plainte et le cri, et de ces photos qui laissent la plupart du temps le lecteur assez songeur. J'en retiens surtout le silence et la ferveur.

Même absence de la musique imprimée dans le livre **Chansons** de Boris Vian. Toutes les chansons de Vian réunies en un même volume avec des indications sur les dates de composition, les collaborateurs nombreux avec lesquels il a travaillé, les interprètes innombrables qui ont fait circuler ses chansons à travers le monde (Magali Noël, Henri Salvador, Serge Reggiani, pour ne nommer que les plus connus), les traductions, les interdictions, les légendes, etc.

Un fort volume de 478 chansons pour lesquelles on a retenu l'ordre alphabétique, de A — «A Cannes cet été» à Z — «Zizou» et si «Le déserteur» est placé entre «Désert de l'amour» et «Dis-moi qu'tu m'aimes, rock», c'est très bien ainsi, de l'aveu même des responsables du travail de collection. Dès 1944, c'est presque déjà l'âge d'or de Saint-Germain-des-prés, «la chanson est pour Boris Vian un jeu, un exercice comme beaucoup d'autres, qui découle très naturellement de son amour pour la musique, du jazz en particulier, et de son goût pour l'écriture, déjà rapide, incisive et dévastatrice» (p. 5). Voilà d'entrée de jeu de quoi faire saliver tous ceux qui ont déjà eu le moindre contact avec l'univers fascinant de Boris Vian.

Un talent prodigieux, un animateur infatigable: écrivain, trompettiste, traducteur, adaptateur, interprète, critique, et pour ne s'en tenir qu'à la chanson, l'après-mai '68 lui fournira la place qu'il aurait dû occuper dix ans auparavant. De nombreux auteurs-compositeurs-interprètes actuels se réclament de lui et reprennent même ses titres: Gainsbourg, Higelin, Lavilliers, Renaud, les Rockin'Rebels, etc.

Un livre donc à posséder chez soi, à portée de la main, au même titre que **En avant la zizique, Derrière la zizique, La belle époque [variétés]**, et les récits inimitables, le théâtre, la voix de Boris, cette voix mêlée à toutes celles qui modulent notre spectacle...

Robert Giroux

YVAN JOHANNISSE

Vers une subjectivité constructive

L'Hexagone (Positions philosophiques).

Montréal, 1984, 136 p.

La nouvelle collection de l'Hexagone, Positions philosophiques, dirigée par l'auteur Yvan Johannisse assisté de Gilles Lane et de Raymond Bélanger, présente son troisième ouvrage: **Vers une subjectivité constructive**. Avec une préface signée par Yvon Gauthier, on pourrait s'attendre à beaucoup de rigueur, non pas parce que c'est Gauthier qui le dit; mais, si on a droit à une certaine vigueur, pour la rigueur, il faudra repasser. Pour la «critique radicale des sciences contemporaines» et la démystification de la «pensée scientifique» que proclame la collection (p. 135), il faudra aussi attendre...

L'introduction distingue «trois branches» de la philosophie: une approche métaphysique traditionnelle (distincte des sciences), une approche humaniste (préoccupée par les valeurs) et une approche théorique; celle-ci se divisant en un courant freudo-marxiste et en un courant épistémologique, dernier courant où se situe l'auteur en un «je» souvent réaffirmé et pas toujours différent du «nous» de circonstance (p. 12). L'auteur se réclame donc de la philosophie des sciences et définit son entreprise comme étant essentiellement épistémologique. Là, sont opposés le réalisme (de Platon à Einstein) et le constructivisme (des Kant et Cassirer ou de l'école de Copenhague, Heisenberg en tête).

L'auteur s'intéresse d'abord et avant tout à la physique; il prend partie pour la mécanique quantique (de Mach et Planck à Heisenberg) contre la géométrie (de Einstein), pour la théorie des probabilités contre la théorie des ensembles (de Cantor). En gros, est ravivée la célèbre polémique entre Lénine et Mach au début de XXème siècle: y a-t-il une réalité extérieure à la pensée? Malgré Staline et Lyssenko, il s'est avéré que Mach avait raison, mais on ne sait toujours pas pourquoi! Non pas qu'il soit question de cette polémique dans l'essai de Johannisse, mais bien qu'il s'agisse une fois de plus de confirmer et de renforcer - en passant, avis à l'auteur: le verbe «renforcer» (p. 15, p. 43) n'existe pas - le triomphe du constructivisme contre le réalisme. A cela, on ne peut qu'applaudir et en profiter pour saluer l'initiative des Editions de l'Hexagone et louer la présentation de sa collection. Mais...

Mais il ne suffit pas de renvoyer à Mach, à Kant et à l'évêque Berkeley pour consacrer la victoire du subjectivisme sur l'objectivisme. On sait que pour Berkeley, il n'y a de monde sensible que par la sensation, il n'y a de perception et de conception que par la sensation; on sait aussi que pour Kant, n'est connaissable que le phénomène, alors que le noumène (ou «la chose en soi») est inconnaissable par l'entendement (et la raison ne mène qu'à l'aporie); on sait en outre que pour Mach (et pour tout le positivisme et l'empirisme phénoméniste), il n'y a que le phénomène, qu'il n'y a pas de réalité en dehors des phénomènes ou du «champ empirique» (p. 24); on sait enfin que pour Lénine (et, à divers degrés, pour tous les réalistes à prétention matérialiste ou non), le noumène n'est rien d'autre que le phénomène dans son objectivité la plus brute, la plus concrète, la plus matérielle. Or, la physique moderne, surtout la mécanique des quanta, déréalise et désobjectivise la matière, la masse naturelle ne pouvant elle-même être choséifiée, localisée, isolée, séparée qu'en termes de probabilités; l'onde, le corpuscule et d'autres particules ou antiparticules de la matière (jusqu'à l'atome) n'ont pas de réalité objective, c'est-à-dire que ces particules n'existent que pour un oeil observateur (et que pour le temps de l'impression sur la rétine ou le cadran); observateur qui modifie ce qu'il voit ou perçoit en le mesurant avec des instruments de plus en plus sophistiqués et de plus en plus informatisés. Ainsi, en physique, le corps n'existe plus et la réalité n'est pas découverte ou réflétee (par le réalisme) mais inventée ou construite (par le constructivisme). Jusque-là, on peut être d'accord avec la physique et avec Johannisse...

Par contre, bien que l'on assiste au «crépuscule du réalisme» (p. 27) et de l'objectivisme, il n'y a pas là nécessairement prise pour le subjectivisme: si l'objectivité n'est jamais celle d'un objet extérieur au sujet mais bien celle d'une intersubjectivité (p. 44), il n'y a pas non plus lieu de considérer que la subjectivité est celle d'un sujet constructeur ou constructiviste, pas plus d'un sujet individuel que d'un sujet collectif: le crépuscule de l'objectivisme (pour lequel il y a une réalité physique objective et extérieure) n'est aucunement l'aurore du subjectivisme, tout simplement parce que celui-ci est parfaitement incapable de voir en quoi le sujet n'est pas lui-même objet (pour un autre sujet ou pour l'Autre destinataire, médiateur ou observateur) ou en quoi la réalité que (se) construit le sujet n'est pas aussi objective (c'est-à-dire participant d'un objet quel-

conque). Ce qui fait problème avec le réalisme et avec le constructivisme - et ce qui leur est commun - ce n'est pas le statut de la réalité, qui serait une statue à dévoiler ou une stature à structurer et à organiser, mais bien la réalité elle-même: pour l'un et pour l'autre, la réalité n'est pas imaginaire. Pour le réalisme, il y a une réalité matérielle et naturelle que l'on peut formaliser ou mathématiser; pour le constructivisme, un «réel physique» construit et structuré par la mathématique.

D'ailleurs, Johannisse lui-même - attraction des contraires oblige! - est infidèle au constructivisme et il ne rejette pas l'idée d'une «réalité non locale et non physique» (p. 28) ou d'une «réalité lointaine» (p. 120) inaccessible à la physique.

Considérer que la réalité est du / dans le sujet plutôt que du / dans l'objet ne fait pas avancer l'épistémologie d'un saut de puce; la même chose, à propos d'une causalité qui ne serait plus objective mais subjective: «La causalité réside dans l'extension du sujet» (p. 37), surtout si le hasard (l'indéterminé, le «sujet structurant») est lui-même causalité (l'indéterminisme ne se confondant pas avec l'anti-causalisme, même chez Heisenberg). Autant pour le constructivisme que pour le réalisme, il y a un obstacle qui n'est jamais levé: les deux n'ont pas de théorie de la représentation: refoulant l'origine de la représentation, ils ne trouvent toujours que la représentation de l'origine. Alors que pour le déconstructivisme, l'origine n'est jamais que représentation, c'est-à-dire qu'elle n'est pas origine, mais elle-même répétition, itération. Cette représentation, on peut la nommer: éternel retour, aliénation, oubli, trace, spectacle; c'est là toute l'histoire d'une pensée capable d'excéder, du même trait, la science et la philosophie.

N'étant pas à une contradiction logique et idéologique près, l'auteur finit par glisser de l'épistémologie, c'est-à-dire de l'esthétique de la science, à une phénoménologie du sujet et du cogito (de Descartes à Sartre en passant par Husserl et Merleau-Ponty) qui s'accompagne d'une lecture herméneutique de Heidegger. Or, c'est justement à partir de Nietzsche et de Heidegger qu'il faudrait reprendre toute la réflexion du livre pour voir comment la technique, c'est-à-dire la science et la technologie, est la réalisation même de la métaphysique. Johannisse lui-même n'hésite pas à associer la science et la philosophie, la physique et la métaphysique, mais c'est toujours à l'intérieur d'une position qui demeure épistémologique, réduisant le débat, la ques-

tion de la technique, à être un combat entre le réalisme et le constructivisme ou entre l'objectivisme et le subjectivisme (avec ou sans solipsisme). Par ailleurs, il est significatif que l'auteur s'en remette à la philosophie du langage et à la linguistique pour penser le langage (d'une manière plus ou moins sémiologique, mais d'une sémiologie encore occupée à distinguer la communication et la signification, la signalisation et la désignation): c'est bien une psychologie (à la Piaget ou à la Chomsky) qui propose que la pensée est le fondement du langage (p. 103); ce n'est pas la psychanalyse lacanienne rejetée dans le dernier chapitre de l'ouvrage. Mais c'est cette psychanalyse qui pense le langage autrement et qui permet de penser la science autrement que l'épistémologie ne le fait. Ne confondant point la vérité et le savoir (qui n'est que croyance), Johannisse emprunte cette voie psychanalytique mais pour en taire la voix qui fait entendre que le discours (re)constructeur du monde, discours qui est celui de la science, est structuré comme (le) Discours paranoïaque de l'Universitaire hésitant entre la maîtrise et l'interprétisme: à ce sujet Nietzsche aurait été d'accord avec Freud et Lacan pour fustiger les prêtres de toutes sortes; théologiens, positivistes et interprètes. C'est aussi la psychanalyse qui est capable de penser la réalité comme étant subjectale ou imaginaire (et non pas objective ou subjective). Enfin, c'est encore la psychanalyse qui est un pas de plus dans la tentative d'en arriver à une théorie du sujet, c'est-à-dire à une théorie du langage, même si sa théorie du désir fait problème - mais ce ne sont pas les théories du désir qui manquent...

En somme, l'entreprise constructive et subjective, positive plutôt que négative ou progressive, de Johannisse n'excède en rien l'épistémologie, c'est-à-dire la technique. Pour ce, il faudrait une éthique; non pas une éthique morale ou religieuse, mais une éthique par laquelle, à la fois, est possible la science (et donc la physique), est (im)possible la métaphysique. Mais c'est là un discours d'une toute autre teinte, d'un tout autre ton, qu'un essai qui vise à introduire un travail qui portera sur la science comme mythe (p. 4) mais sans se dégager minimalement d'une rhétorique qui a l'odeur de l'extrait doctoral, voire doctrinal, et non la saveur du retrait radical.

Oui, on repassera.

Jean-Marc Lemelin

PIERRE DES RUISSEAUX

Présence empourprée

Parti Pris, 1984, 54 p.

**«Je ne suis pas venu si loin
pour le travail mais pour l'ailleurs»**

Ces deux vers résument assez bien l'esprit de **Présence empourprée**, qui dans chacun de ses courts poèmes, nous fait sentir «la fugitive» derrière le décor verbal du texte.

Ancré dans une symbolique du lieu, de l'objet et du geste, le regard que pose le poète fend le voile du spectacle pour laisser jaillir ce qu'il pressent être derrière, sans toutefois être capable de le nommer. C'est l'innommable, l'indicible ici qui opère et fascine autant le lecteur que l'écrivain.

Dans une écriture sobre, elliptique et à la fois précise, le choix souvent simple des mots (arbre, pierre, nuit, branche, cascade, chemin, etc.) ne brime en rien la haute teneur évocatrice du poème et l'on pourrait dire qu'au contraire cette simplicité incarne à jamais la possibilité pour tous de vivre cette quête de la beauté grandissante.

«Je te cherche par quoi la tendre mer dure»

Raymond Martin

ELIAS CANETTI

La Conscience des mots

Albin Michel, 236 p.

Prix Nobel de la littérature 1981, Elias Canetti présente à ses lecteurs, sous le titre de **La Conscience des mots** un recueil de courts essais et de conférences traitant de divers sujets : Kafka à travers les lettres à Felice, de Karl Kraus, Confucius, Georg Buchner, Hitler, du métier d'écrivain et du rôle du poète.

Loin d'être un ramassis d'écrits hétéroclites, nous avons devant nous un livre construit sur une recherche incessante, un besoin obsessionnel de dévoiler à travers le vécu intime des personnages étudiés, le processus qui détermina l'auteur ou l'homme politique à devenir le symbole de puissance où le représentant de sa génération pour le plus grand nombre.

C'est ainsi qu'il découvre trois grands facteurs qui selon lui déterminent toutes les démarches authentiques et significatives. 1. Un maître quasi inclassable -

2. Une résistance au temps superficiel dans lequel ils vivent - 3. Une volonté de métamorphose ou d'identification à la masse, dans laquelle volonté se devine un sentiment d'unicité.

Dans un style direct, passionné, jamais ennuyant, il mène son enquête de façon convainquante et remet sur le tapis le besoin urgent d'une éthique et d'une morale capable, par l'usage conscient des mots, de contrecarrer l'emprise totalitaire qu'exerce le mal par la bombe atomique et les fascismes.

Raymond Martin

ROBERT G. GIRARDIN

L'oeil de palomar

Ed. de l'hexagone, 108 p.

JACQUES GODBOUT

Souvenir Shop

Ed. de l'hexagone

Ed. de l'hexagone, 216 p.

L'oeil de palomar, cet immense télescope, sert de référence à Robert G. Girardin pour démontrer que le moindre mot cache en lui, si nous nous en rapprochons, un univers de questions où se joue le drame du sens. Sans vouloir faire savant, c'est par l'aphorisme et le texte court qu'il saborde les évidences.

Il ne s'agit pas pour lui de prouver ou de faire vrai, mais de troubler pour que s'ajuste le regard, que de cet ajustement naisse la curiosité et qu'ainsi ce qui nous apparaissait signifiant devienne insignifiant où l'inverse.

Malheureusement, dans ce livre, on a ajouté des textes provenant d'un recueil antérieur, sans doute pour donner plus de matière à lire, mais, à mon avis, on aurait dû, tout en gardant le même nombre de pages, s'en passer afin de laisser plus d'espace aux aphorismes: leur accordant ainsi plus d'autonomie.

A Jacques Godbout, qui lui a un nom et des lecteurs, on offre, par contre, une importance exagérée à des textes qui, ma foi, sans être mauvais (si on se place d'un point de vue historique) ont aujourd'hui beaucoup vieillis.

Il est sans doute bon de renouer connaissance avec d'anciens recueils, pour faire le point, mais il aurait été préférable, dans ce cas-ci, d'en choisir le meilleur. Je préfère, quant à moi, les textes en prose dans lesquels il s'exprime en maître.

C'est tout de même un livre attachant par la nostalgie qu'il éveille, d'une prise de parole plus incarnée dans la réalité politique du quotidien et de son rapport au pays, qu'aujourd'hui l'on évacue comme dépassé ou inutile; pour s'évader bien loin dans des préoccupations tout à fait superficielles ou irrelées sur la forme et le langage.

Raymond Martin

Arcade no 8 Femmes d'écritures

Arcade no 9 Rêves et fantasmes

Certaines revues littéraires séduisent par leur projet de rendre compte de voix nouvelles, par leur volonté d'ouverture à ce qui émerge d'encre hésitant, d'embrouillé, mais porteur de lumière à venir. Telle est la revue **Arcade** fondée en 1981 et qui se voue depuis octobre 1984 exclusivement à l'écriture au féminin.

Le numéro 8 de la revue qui porte en sous-titre «femmes d'écritures» rassemble des textes de fiction écrits par des femmes dans le cadre d'un atelier d'écriture ainsi que des «fictions théoriques» qui posent la question de la spécificité de l'écriture au féminin.

Sept femmes acceptent pour la première fois de livrer un rêve, un souvenir, un fragment de journal. Sept femmes explorent les mots, descellant des désirs, déterrants des obsessions, se laissant aller à la fantaisie du verbe, devenant chatte ou cils d'yeux ou star. L'écriture est parfois encore nouée, repliée sur elle-même dans le sens où l'entend Claire Lejeune quand elle parle des noeuds de vouloir-dire, des noeuds de sens, d'intention poétique qui accompagnent l'écriture naissante, mais elle laisse bien entrevoir le féminin dans ce qu'il a de multivoque et de pluriel. Ce féminin est exploré un peu plus loin dans la revue par quatre femmes qui s'interrogent chacune à leur façon sur son expression. Dans un très beau texte poétique, «A portée de voix», Louise Cotnoir écrit :

«Elle heurte la réalité. Se pencher vers l'absence sonore. La douleur. Syncope sur l'écran cathodique. La syntaxe s'embrouille, les motifs se rodent, le texte défiguré porte atteinte».

Louise Dupré, prolongeant la réflexion de Luce Irigaray sur la notion de maîtrise, questionne l'usage que l'on fait de ce concept, Danielle Fournier dans une écriture

scandée, elliptique, envoûtante, se laisse aller à la différence tandis que Lise Gauvin fait un tour d'horizon de l'écriture au féminin avec une clarté et une générosité toute nourrissante.

Le numéro 9 rassemble sous le titre de «rêves et fantasmes» les textes de fiction de 26 femmes connues et moins connues. Ces textes m'ont littéralement happée. De «Vous direz bonsoir à Louis» de Louise Bouchard à «Une femme dans son assiette» de Lise Delisle qui m'a rappelé la lecture de **Nadja** de Breton au «Plaisir de l'écriture» de Louky Bersianik qui m'a donné le goût de prendre la clef des mots comme on prend celle des champs.

Des textes qui dénouent des malaises, laissent éclater le désir, sans se départir d'une pointe d'humour ou d'ironie. Une écriture qui s'inscrit chaque fois dans l'intimité de lieux familiers, comme ce très beau passage extrait de «No man's land» de Marcelle Roy :

«De banc d'école à table d'écrivain, de fantasme à réalité, elle touche précautionneusement le bois du bureau du bout de l'ongle, puis de l'aplat de la main, tâtant longuement le fini et redessinant une à une les éraflures de la peur, les hésitations.»

Le dernier numéro de **Arcade** nous fait aussi la surprise d'une micro-entrevue sous forme de questionnaire-réponse avec Philippe Soupault. «Je considère que le rêve et l'écriture automatique sont désormais des modes d'expression qui exercent de plus en plus d'influence sur les poètes» écrit ce grand poète et romancier qui a connu de près les premiers surréalistes. Et d'encourager les femmes à écrire.» La femme trouvera de l'inconnu» écrit-il après Rimbaud. N'est-ce pas bon à entendre?

Et puis, il y a cette rencontre avec Léa Pool dont le dernier film «La femme de l'hôtel» vient de se mériter plusieurs prix. La jeune cinéaste parle de la place que le rêve occupe dans sa démarche cinématographique. C'est à lire, et relire...

Michèle Pontbriand